

Une image peut-elle faire perdre une guerre ?

Par François-Bernard Huyghes

Au moment de la guerre du Vietnam, dans *Du mensonge à la violence*, Hannah Arendt annonçait : « Faire de la présentation d'une image la base de toute politique, chercher, non pas la conquête du monde, mais à l'emporter dans une bataille dont l'enjeu est « l'esprit des gens », voilà quelque chose de nouveau dans cet immense amas des folies humaines enregistrées par l'histoire. ».

« L'Empire du Bien contre-attaque », superproduction du Pentagone, est devenu un film *gore*. L'intervention humanitaire, une exhibition tortionnaire. Au moment où nous écrivons, les télévisions passent et repassent les images des sévices en Irak ; il y a quelques mois, les caméras exploraient les amygdales de Saddam Hussein. En Avril 2003, c'était la chute de sa statue. Faut-il en conclure qu'entre temps, le pays qui a inventé Hollywood a perdu la guerre de l'information ? Ou du moins, la guerre des informations, (au sens des « nouvelles ») ?

Le sadique et le numérique

Cet échec est d'abord le résultat de l'équation « sadique + numérique = symbolique ». Des imbéciles frustrés se complaisent à garder des souvenirs des sévices à connotation sexuelle. Ils inventent un nouveau genre de *reality show* : la ferme des barbares ou le loft de la honte. Les images numériques circulent, notamment sur Internet. La torture aussi devient « traçable » qu'un paiement en carte bleue : dans les CD Rom que s'échangent les soldats ou sur les sites, les images prolifèrent ; il devient quasiment impossible qu'elles ne ressortent pas un jour. Et qu'elles n'incarnent pas la mortification de tous les Arabes.

De la même façon qu'hier cent personnes entourant une statue au sol étaient censées démentir les arguments du camp de la paix, aujourd'hui quelques matons détruisent ceux des partisans de la guerre. Le principe d'exemplarité – l'image vaut idée, l'individu vaut la cause - est à double tranchant. Les Etats-Unis, après l'argument des A.D.M., inexistantes viennent de perdre leur justification de rattrapage : « faute d'armes de destruction massive, nous avons débarrassé le monde d'un tyran qui massacrait et martyrisait son propre peuple ». Après les 600 morts avoués de Falloudjah, les rapports sur Abou Graibh et ailleurs ... , il devient de plus en plus difficile de présenter l'intervention U.S. comme une variante musclée du droit d'ingérence.

Si le but de la guerre d'Irak était de terroriser les forces du Mal et de galvaniser tous ceux qui croient en la liberté (des néo-conservateurs parlaient déjà d'une « vitrine » irakienne ou d'un « tsunami démocratique »), il va de soit que c'est un échec. Mais si certains espéraient que la paix finirait par s'imposer avec quelques milliards de dollars et beaucoup de « com », leur erreur était pire encore. *Psyops, spin doctors, infowar, public diplomacy* et autres « management de la perception » n'y font rien. Toutes les technologies du faire-croire qui

emplissent les manuels du Pentagone de leur jargon sont sans effet pour compenser les dégâts.

D'où vient l'impact des images de sévices à la prison d'Abou Graih ?

- De la révélation qu'il se trouve des pervers ou des frustrés sur une armée de 135.000 hommes, lâchés sur un pays dont ils ne comprennent rien ? Peut-être, mais il ne serait pas difficile de citer d'autres armées (dont certaines se disent de libération) et qui font pire en ce moment même sans photos.

- Du fait qu'au moins une part de la hiérarchie de l'U.S. Army ait laissé faire, voire ait encouragé les sévices ? C'est déjà plus vrai, même si l'on peut toujours arguer de la fameuse transparence de la démocratie américaine et de sa capacité de se critiquer.

- De l'effet de réalité ? Le corps d'un malheureux nu avec un slip sur la figure nous émeut beaucoup plus que le souvenir des 110.000 irakiens qui ont sans doute péri pendant la première guerre du Golfe. Une image de supplicé, c'est un drame humain qui nous touche. Dix mille morts dans le journal, selon une formule bien connue, ce sont des statistiques. Bien sûr, on peut toujours relativiser : les prisonniers irakiens sont mieux traités que ne l'ont été les soldats français capturés à Dien Bien Phu, du moins si l'on s'en fie aux taux de mortalité. Mais cela n'y change rien. Voir de ses yeux, c'est pouvoir s'identifier à ce corps sans visage. Et cette identification est plus forte encore si l'on est Arabe, et si l'on a en mémoire la longue suite des humiliations subies par d'autres Arabes : Palestiniens ou suspects irakiens à genoux, les yeux bandés, parfois à moitié nus devant leurs familles et leurs voisins.

- Interprétation plus subtile : le rôle du corps nu. Mortifier des musulmans dans leur virilité et leur intimité puis garder l'image pour s'en moquer, ce serait ce que l'on pouvait faire de pire. Y a-t-il une échelle de l'offense selon laquelle entasser des corps et simuler des sodomies (ce qui se faisait il n'y a pas si longtemps dans certains bizutages universitaires) serait « pire » que la gègène de la guerre d'Algérie ? Pardonnerait-on plus facilement à « nos » parachutistes qui faisaient souffrir physiquement des combattants afin de les faire parler, qu'à « leurs » G.I.s qui jouissent de mettre quelqu'un en laisse ? Un passage à l'écran est-il plus grave qu'un passage à tabac ? La honte plus que la douleur, en somme ? La réponse appartient aux islamologues.

- Mais le plus dévastateur est probablement le contraste entre le pourquoi et le comment de la guerre, entre ses intentions morales proclamées et sa réalité sadico-scato-cathodique. Une idéologie reposant sur le culte de la victime (souvenez-vous du Kosovo) et confortée par le spectacle de sa propre compassion s'est trop longtemps confiée au pouvoir des images.

De Saïgon à Bagdad, du cliché à la Toile

Bien sûr ce paradoxe qui abouti à la torture au nom des droits de l'homme a une histoire technique autant qu'idéologique. C'est l'échec de la stratégie née après

le Vietnam. À l'époque, les militaires américains sont persuadés d'avoir perdu la guerre faute d'avoir su en gérer l'image. Les photos choc – petite fille courant sous le napalm, exécutions de prisonniers - auraient décrédibilisé sa cause.

On notera au passage que le danger qui fait peur aux théoriciens du Pentagone en ce temps-là est celui de la presse professionnelle, de ses photos argentiques et emblématiques en noir et blanc (nous dirions presque « artistiques »). Ils craignent aussi la présumée idéologie « libérale » au sens américain des journalistes. Pour caricaturer : « Ces journalistes vendus à Moscou sapent la confiance de l'Amérique profonde à coups de caméras. Il faut réagir, mon général. »

Du coup, s'est engagé le processus bien connu : la première guerre du Golfe, sans images de cadavres, les opérations du Kosovo, à zéro dommage cathodique collatéral, puisque les caméras du monde entier s'étaient tournées vers les réfugiés albanais.

Le maître mot était « contrôle ». La règle : ne laisser filmer ni les morts que l'on déplore, ni ceux que l'on fait. Présenter les bonnes victimes. D'où les principes que respectent (ou respectaient jusqu'à très récemment) les médias américains: ne pas donner à l'ennemi le plaisir de voir les dégâts qu'il provoque ; le montrer au contraire déchu et pitoyable. Ne pas laisser apercevoir ses morts ou les visages de ses prisonniers, dissimuler le plus horrible, tels les cadavres U.S. dépecés et pendus à Falloudjah. Occulter et diriger le regard : cela n'est possible que tant que l'on contrôle les canaux de diffusion.

De leur côté, les télévisions dites « arabes » comme al Jazira n'hésitent pas à montrer ces images interdite. De même, elles présentent des scènes de la souffrance ou de la mort de Palestiniens, parfois mises en scène de façon emphatique.

Par ailleurs le nouveau terrorisme a décidé de mener une guerre de l'humiliation symbolique contre l'hyperpuissance. Elle commence par la vision des icônes de l'Occident s'effondrant le 11 Septembre. Dans cette guerre, la souffrance et la mort ne sont pas affectées du même signe. Tandis que les jihadistes se complaisent à scénariser leur future mort dans une cassette testament, la décapitation d'un otage américain souligne une antinomie.

Voir le tourment de l'ennemi est d'un côté, ce qui nuit le plus à une cause. Mais de l'autre, c'est ce qui la sert le mieux (au moins dans l'esprit des chefs islamistes). Preuve, pour ceux qui en doutaient, que nous ne lisons pas les images avec les mêmes codes. Or ces codes ont une histoire. Ils ne tiennent pas à une nature cruelle de « ces gens-là ».

La répugnance pour la vision des supplices n'est pas une caractéristique immémoriale de l'Occident (en Amérique, qu'on se souvienne des photographies de lynchages de Noirs avant la Seconde Guerre Mondiale). Elle est à peine moins récente que l'idée de faire des guerres pour des raisons « humanitaires ».

Les djihadistes, eux, se régalaient de filmer égorgements et décapitations (le GIA algérien et les indépendantistes tchéchènes avaient déjà produit des exécutions

tournées en *live*). Il leur a fallu pour cela contourner une ancienne méfiance envers l'image. Il a donc fallu qu'ils considèrent de telles images comme « licites », c'est-à-dire théologiquement susceptibles d'aider à la propagation de la foi et non de favoriser la fascination des sens.

Cela ne veut pas dire pour autant que leur efficacité soit prouvée : si beaucoup de musulmans s'identifient aux prisonniers irakiens, en tant qu'Arabes humiliés, combien se reconnaissent dans les hommes cagoulés qui tranchent des gorges ? Et attendons les thèses « conspirationnistes » qui nous expliqueront qu'il s'agit d'une manipulation de la CIA !

Le 11 Septembre avait conféré à l'Amérique son statut de victime exceptionnelle : elle ne ferait désormais la guerre que pour se venger et défendre la planète contre la Terreur. Et voici que la machine s'affole. Que la faute en revienne aux télévisions satellitaires arabes, à Internet, à ses propres médias, la preuve par l'image se retourne contre la société des images.

Pour autant, les clichés d'Abou Graih peuvent-ils changer la guerre ? Côté américain, ce n'est pas certain : il n'est même pas assuré qu'ils puissent faire perdre durablement des points de sondage à G.W. Bush. Mais désormais l'Amérique ne contrôle plus ce qui est visible donc crédible dans ce conflit. en lutte « pour le cœur et l'esprit des hommes ». Loin d'unifier la planète, le flux des images en révèle les frontières mentales.

François-Bernard Huyghe

Texte aimablement envoyé par l'auteur à www.paris-berlin-moscou.org FB. Huyghe enseigne à HEC et à l'Ecole de Guerre Economique. Son dernier livre est « Quatrième guerre mondiale. Faire mourir et faire croire », Le Rocher, 2004. En ligne sur www.paris-berlin-moscou.org en mai 2004.